

THEODORE
STURGEON
LES PLUS QU'HUMAINS



LES PLUS
QU'HUMAINS

Du même auteur
aux Éditions J'ai lu

Cristal qui songe, *J'ai lu* 369

THEODORE
STURGEON

LES PLUS
QU'HUMAINS

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Chrestien

Traduction révisée
par Pierre-Paul Durastanti



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Titre original :
MORE THAN HUMAN

© Theodore Sturgeon, 1953

Pour la traduction française :
© Librairie Gallimard, 1956

Pour la présente édition :
© J'ai lu, 2019

À Sa Gestaltitude
Nicholas Samstag

I

L'idiot de la fable

L'idiot habitait un univers noir et gris que ponctuaient l'éclair blanc de la faim et le coup de fouet de la peur. Ses vieux habits en lambeaux laissaient voir ses tibias en lame de burin et, sous sa veste déchirée, ses côtes qui saillaient comme des doigts. L'idiot était de haute taille, mais plat comme une limande ; dans son visage mort, ses yeux étaient calmes.

Les hommes le fuyaient, les femmes l'ignoraient, les enfants s'arrêtaient pour le regarder. Mais ça ne paraissait pas l'atteindre. L'idiot n'attendait rien de personne. Quand l'éclair blanc frappait, il mangeait, comme il pouvait, s'il pouvait. Et il lui arrivait de sauter un repas. Mais, en général, les uns ou les autres pourvoyaient à sa subsistance. Pourquoi ? Il n'en savait rien et ne se posait jamais la question. Simplement, il était là et il attendait. Non, il ne mendiait pas. Si le regard de quelqu'un croisait le sien, une pièce lui tombait dans la main, ou un morceau de pain, ou un fruit. Il mangeait. Et son bienfaiteur fuyait en hâte, ému sans comprendre. Parfois, et avec nervosité, on lui parlait ou on parlait de lui. L'idiot entendait, mais les sons n'avaient pour lui aucun sens. Il vivait quelque part, « à l'intérieur ». En lui, le lien ténu qui unit la conscience et l'univers était

rompu. Non que l'idiot ait mauvaise vue : il savait distinguer entre sourire et rictus, mais la sympathie, tout comme l'ironie d'autrui, laissait froide cette créature qui jamais ne formait de sourire ni de rictus et qui donc ne pouvait comprendre les sentiments de son prochain, qu'il se montre enjoué ou furieux.

Il connaissait la peur, juste assez pour survivre. Mais il était incapable de prévoir. Le bâton qui se levait, la pierre qui fendait l'air le trouvaient sans méfiance. Toutefois, dès qu'il était atteint, il réagissait : il prenait la fuite. Il filait dès le premier coup et ne s'arrêtait qu'une fois hors d'atteinte. C'est ainsi qu'il échappait aux orages, aux hommes, aux chiens, aux voitures, à la faim.

Il n'avait pas de goûts personnels. Le hasard l'avait placé dans une région sauvage où les lieux habités étaient rares, de sorte qu'il ne quittait guère la forêt.

À quatre reprises, on l'avait mis en prison. Ça l'avait laissé indifférent ; à sa sortie, il était pareil à lui-même. Une fois, un détenu l'avait battu ; une autre fois, et c'était pire, un gardien. Les deux autres fois, il avait eu faim. Tant qu'on le nourrissait et qu'on le laissait tranquille, il restait. Quand venait l'heure de la fuite, il filait, confiant à son enveloppe extérieure le soin de sa liberté ; ce qu'elle contenait s'en moquait ou ne pouvait s'en charger. Alors l'idiot se retrouvait face à un gardien ou au directeur : ses iris semblaient sur le point de se mettre à tourner comme des roues. Les portes de la prison s'ouvraient, l'idiot partait et son bienfaiteur courait faire autre chose, n'importe quoi, pour oublier le trouble qui s'emparait de lui.

L'idiot était un animal, purement et simplement. Parmi les hommes, il est dégradant de figurer au rang des bêtes. Mais l'idiot vivait rarement parmi les hommes. Et, dans les forêts, son état d'animal

lui donnait de la grandeur. Il tuait comme une bête, sans joie ni haine. Comme une bête, encore, il mangeait, ce qu'il pouvait, ce qu'il lui fallait, jamais davantage. Il dormait d'un bon sommeil léger d'animal, à l'opposé de celui de l'homme ; car un homme qui s'endort s'apprête à s'échapper dans le sommeil, alors qu'une bête s'apprête à s'échapper du sommeil. Il avait atteint une maturité animale qui ne lui permettait plus les jeux de chatons ou de chiots ; du coup, la joie et l'humour lui étaient interdits. Son spectre s'étendait de la satisfaction à la terreur.

Il avait vingt-cinq ans.

Comme le noyau dans le fruit, comme le jaune dans l'œuf, il transportait une chose, passive et réceptive, mais vivante, en éveil ; si elle possédait des liens avec le tégument animal, elle les ignorait. Elle tirait sa substance de l'idiot, mais n'avait par ailleurs aucune conscience de lui. Il connaissait la faim, moins la famine. Quand cette dernière le tenaillait, la chose en lui diminuait, rétrécissait, quoique sans le remarquer. Le jour où l'idiot mourrait, elle mourrait avec lui, faute de motivation à retarder cet événement ne serait-ce que d'une seconde.

Elle était dépourvue de fonction spécifique. Une rate, un rein, une glande surrénale possède une fonction définie et un niveau optimum pour l'accomplir. Elle se contentait de recevoir et d'enregistrer, sans mots ni code, sans traduction, sans distorsion, sans conduits vers l'extérieur. Elle prenait tout et ne donnait rien.

Le monde extérieur comportait, pour les sens spécialisés de l'idiot, un murmure, des messages. Ce qu'il portait en lui s'imprégnait de cette rumeur, l'absorbait peu à peu, sans rien omettre, prenait ce qui lui

était nécessaire et rejetait le reste, par un processus intangible. L'idiot n'était pas au courant. La chose...

Sans mots : *Chaud quand le mouillé vient un peu, mais pas assez ni assez longtemps.* (Tristement) : *Jamais plus l'obscurité.* Un sentiment de plaisir. Un sentiment d'écrasement subtil et *Enlève le rose, ce qui chatouille. Attends, attends, tu peux retourner, oui, tu peux. Différent, mais presque aussi bon.* (Sommeil) : *Oui, c'est ça ! C'est le... oh !* (Inquiétude) : *Trop loin, reviens, reviens, re...* (Une torsion, un arrêt soudain ; et une « voix » de moins) : ... *Tout file, de plus en plus vite, et m'emporte.* (Réponse) : *Non, non. Rien ne file. C'est immobile. Ça t'attire vers le bas dans sa direction.* (Fureur) : *Ils ne nous entendent pas, les imbéciles... Mais si... Mais non. Des pleurs, des bruits, voilà tout.*

Il n'y avait pas de mots, toutefois. Impressions, dépressions, dialogue. Les radiations de la terreur, les tensions de la conscience, le mécontentement. Et le murmure, la rumeur transmettant le message de centaines, de milliers de voix. Mais aucune ne s'adressait à l'idiot. Il n'y avait rien qui le concerne ; rien qu'il puisse utiliser. Il n'avait aucune conscience de son oreille intérieure, car elle ne lui servait pas. C'était un triste spécimen d'homme, mais un homme quand même. Et ces voix étaient celles des enfants, les très jeunes enfants qui n'avaient pas encore appris à cesser de vagir pour se faire entendre. *Des pleurs, des bruits, voilà tout.*

M. Kew était un bon père. Le meilleur des pères. C'est ce qu'il essayait de faire comprendre à Alicia, dix-neuf ans, depuis l'âge de quatre ans et la naissance de sa petite sœur Evelyne, lorsque leur mère était morte en maudissant le meilleur des pères,

dans un sursaut d'indignation qui avait balayé sa douleur et son angoisse.

Seul un bon père, il est vrai, avait pu, de ses propres mains, mettre au monde sa seconde fille. Un père ordinaire n'aurait pas pu nourrir et élever ces deux enfants avec tant de soin et de tendresse. Alicia fut protégée du mal comme aucun enfant ne l'avait jamais été. Puis un jour elle fit alliance avec son père, et ce fut au tour d'Evelyne de vivre dans une pureté inexpugnable. « L'essence même de la pureté, dit M. Kew à Alicia lors de son dix-neuvième anniversaire. Le bien, je l'ai découvert par l'étude du mal. Et je ne t'ai montré que le bien. La pureté est devenue ta nature profonde. Et ta façon de vivre est l'étoile qui guide la vie de ta sœur Evelyne. Je connais le mal. Toi, tu le connais assez pour le fuir. Evelyne, elle, ignore le mal. »

Alicia, à dix-neuf ans, avait assez de maturité pour comprendre des abstractions comme *la façon de vivre, l'essence même de la pureté, le bien et le mal*. Lors de son seizième anniversaire, Alicia s'était entendu expliquer par son père que l'homme, laissé seul en présence d'une femme, devenait fou ; une sueur empoisonnée lui couvrait le corps ; et cette sueur contaminait la femme dont la peau, bientôt, laissait apparaître des symptômes répugnants. Ces symptômes, M. Kew les avait montrés à Alicia, dans certains livres illustrés qu'il possédait. À l'âge de treize ans, Alicia, malade, avait mis son père au courant. Les larmes aux yeux, M. Kew lui avait expliqué que cette maladie venait des pensées que lui avait inspirées son corps. Alicia avait avoué que c'était vrai ; et son père avait châtié ce corps si violemment que la fillette avait regretté de ne pas être un pur esprit. Elle s'était efforcée de ne plus penser

à son enveloppe charnelle, sans résultat. Et chaque fois, M. Kew avait, comme à contrecœur, aidé sa fille aînée à discipliner la chair rebelle. Depuis l'âge de huit ans, Alicia se baignait dans le noir, pour ne pas risquer d'attraper les « yeux blancs », comme ceux dont il y avait aussi de si belles photographies dans les livres de son père. Elle avait six ans quand il avait accroché au mur de sa chambre une gravure représentant une femme appelée Ange et un homme appelé Démon. Ange avait les mains levées et elle souriait. Démon tendait vers Ange ses mains crochues, et de son sternum, sortait, pointe en avant, une lame de couteau onduleuse et humide.

Le père et ses deux filles habitaient une grande maison au sommet d'un monticule boisé. Le sentier qui conduisait à la maison faisait de tels lacets que, des fenêtres, on ne voyait pas où il menait : il menait à une muraille percée d'une grille de fer qui, depuis dix-huit ans, n'avait jamais été ouverte. À côté de la grille, un panneau d'acier. Une fois par jour, M. Kew descendait jusqu'à la muraille, et avec deux clefs différentes, il ouvrait les deux serrures qui fermaient le panneau d'acier. Il levait le panneau, prenait le ravitaillement et le courrier, les remplaçait par de l'argent et les lettres à poster. Puis il refermait.

À l'extérieur il y avait une petite route que ni Evelyne ni Alicia n'avaient jamais aperçue. Les bois dissimulaient la muraille et la muraille dissimulait la petite route. La muraille longeait la route sur deux cents mètres, d'est en ouest, puis suivait la pente du terrain et montait jusqu'à la maison. La maison Kew était reliée à la muraille par des piquets métalliques hauts de cinq mètres et si serrés qu'on pouvait à peine y passer le poing. L'extrémité de ces piquets, rebroussée vers l'extérieur, était cimentée.

Des tessons de bouteille couronnaient l'ensemble. La muraille et la maison formaient une sorte de rectangle interdit. Derrière la maison s'étendaient cinq kilomètres carrés de bois enclos. Cette étendue appartenait à Evelyne, qu'Alicia surveillait. Il y avait là un ruisseau, des fleurs sauvages, une mare ; des chênes amicaux, de petites clairières secrètes. Le ciel immaculé paraissait tout proche et les piquets métalliques disparaissaient sous les masses de houx qui bloquaient la vue et la brise. Ce monde fermé était l'univers d'Evelyne, tout ce qu'elle connaissait ; et tout ce qu'elle aimait s'y trouvait.

Le jour du dix-neuvième anniversaire d'Alicia, Evelyne se trouvait seule au bord de la mare. Elle ne pouvait apercevoir, d'où elle se tenait, ni le houx, ni les piquets, ni la muraille. Mais le ciel était au-dessus d'elle. Alicia était dans la bibliothèque avec son père. Evelyne, elle, n'y était jamais entrée. La bibliothèque était la pièce où vivait M. Kew et où Alicia ne pénétrait qu'en des occasions solennelles. Evelyne ne songeait pas plus à y entrer qu'elle ne songeait à respirer dans l'eau comme une truite tachetée. On ne lui avait pas appris à lire, mais à écouter et à obéir ; pas à chercher, mais à accepter. Le savoir lui était imparti lorsqu'elle était prête, et seuls son père et sa sœur savaient quand ce moment advenait.

Evelyne, assise sur la berge, lissait ses longues jupes. Elle vit un bout de sa cheville et, avec un hoquet, le recouvrit. Comme l'aurait fait Alicia si elle avait été là. Puis elle s'adossa au saule pleureur et contempla la surface de la mare.

Le printemps sortait de la période où les fleurs ont éclo, où la pression des veines de sève et des bourgeons scellés a cessé, où le monde se montre pressé d'afficher sa beauté. L'air était pesant et doux.

Evelyne le sentait sur ses lèvres entrouvertes qu'il forçait à sourire, sur sa gorge qu'il faisait battre. Dans cet air, il y avait un mystère. Il était immobile, lourd de rêves en suspens, mais une certaine hâte s'y faisait jour. Comment l'immobilité et la hâte pouvaient-elles coexister, voire se renforcer ? Tel était le mystère.

Les chants d'oiseaux piquaient la ramure. Les paupières d'Evelyne brûlaient ; une brume de merveille rendait le bois flou. Sur son giron, une tension se noua. Elle baissa les yeux à temps pour voir ses mains s'assailir, se défaire de ses gants longs et voler à son cou, non pour cacher mais pour révéler quelque chose. Elle courba la tête et ses mains se gaussèrent l'une de l'autre sous le carcan de ses cheveux. Quatre agrafes sautèrent ; le collet monté s'effondra. La brise enchantée s'engouffra sous ses vêtements avec un soupir imperceptible. Evelyne se sentit aussi essoufflée que d'avoir couru. D'un geste hésitant et futile, elle tendit la main et caressa le gazon ; mais ça ne suffit pas à la libérer de la confusion indicible du plaisir en elle. Se retournant, elle se jeta à plat ventre dans un massif de jeune menthe, puis fondit en larmes : dans sa solitude, elle se sentait incapable de supporter un printemps aussi beau.

Il se trouvait dans le bois, les doigts gourds d'arracher l'écorce d'un chêne mort, quand ça se produisit. Les mains immobiles, il dressa l'oreille. Comme une bête, il ressentait les pressions du printemps. Soudain, la saison devint bien davantage que cet air pesant, chargé d'espoir, et que la terre féconde. Une main lui tapant sur l'épaule n'aurait pas pesé plus fort que l'appel qu'il venait de recevoir.

Il se redressa avec prudence, comme s'il craignait de briser, par maladresse, quoi que ce soit

alentour. Ses yeux étranges luisaient. Il s'ébranla, lui qui jamais n'avait appelé, ni n'avait été appelé, ni n'avait répondu à un appel. Il partit, suivant son instinct ; ce qui le motivait, c'était sa volonté, et non une contrainte extérieure. Sans l'analyser, il sentait en lui la rupture d'un besoin enkysté qui l'avait imprégné toute sa vie, même s'il n'avait aucun espoir de l'exprimer. Et cette rupture avait projeté un fil par-dessus son abîme interne, un fil liant son cœur vivant, autonome, à la carne à moitié morte qui l'entourait. Le message s'adressait à ce qu'il y avait d'humain en lui, capté par un instrument qui, jusqu'alors, n'avait accepté que les incompréhensibles radiations du nouveau-né, lesquelles étaient donc ignorées. Mais à présent, ce même message s'exprimait, pour ainsi dire, dans la propre langue de l'idiot.

Agile et précautionneux, prudent et silencieux, il marchait, une large épaule en avant, puis l'autre. Il se glissait à travers les aulnes, frôlait les sapins, allait en ligne droite vers ce qui l'avait appelé, comme si le moindre détour s'était révélé intolérable. Le soleil était haut ; les arbres se serraient devant, derrière, à gauche ou à droite, en une sorte d'idéal d'un bois. Mais lui, il n'en suivait pas moins sa ligne sans l'infléchir. Il ne puisait dans aucun savoir, ne consultait aucune boussole : il se contentait de réagir.

Soudain, il arriva, car la clairière, dans cette forêt, était soudaine. Sur quinze mètres en dehors des piquets formant barrière, on avait défriché la terre et abattu les arbres des années auparavant. L'idiot quitta le couvert et franchit en courant l'espace nu entre les arbres et les piquets de fer. Il trottait, les mains tendues. Une fois arrivé à la barrière, il passa ses mains entre les piquets, puis, quand ses avant-bras osseux et maigres butèrent, il tenta,

ses jambes pédalant, ses pieds glissant, de franchir la grille et le houx qui la recouvrait, impénétrable.

Peu à peu, il s'avisait que cet obstacle ne céderait pas. Ses pieds comprirent les premiers et cessèrent de s'agiter. Puis ses mains, qui se retirèrent. Mais les yeux n'avaient pas renoncé. Dans son visage inerte, son regard demeurait tourné vers la barrière. Sa bouche s'entrouvrit et laissa échapper un son étrange. Il n'avait jamais tenté de parler auparavant et il n'y parvenait toujours pas. C'était une fin, non un moyen. Un cri pareil à ces larmes qui jaillissent dans le crescendo de la musique.

Et il repartit le long de la palissade, marchant de côté, trouvant insupportable de se détourner de l'appel.

Il plut un jour, une nuit, et la matinée du lendemain ; et quand le soleil reparut, il replut, dans l'autre sens, vers le haut. Il pleuvait des rayons qui montaient, de riches joyaux jaillis de la verdure nouvelle. Certains se flétrissaient et d'autres tombaient et la terre s'exprimait d'une voix douce, pleine de feuilles et de jeunes branches, de fleurs qui parlaient par toutes leurs couleurs. Ainsi s'exprimait la gratitude.

Evelyne, accroupie sur la banquette de fenêtre, les coudes sur l'appui, mains épousant la courbe des joues, leur pression l'aidant à sourire, chantait tout bas. Étrangement, elle ignorait tout de la musique ; elle ne la lisait pas et on ne lui en avait même jamais parlé. Il est vrai qu'il y avait les oiseaux, et le basson du vent soufflant entre les pignons, et les appels et le roucoulement des petites bêtes de ce bois proche qui lui appartenait comme de cette forêt plus lointaine qui ne lui appartenait pas. Son chant était fait de tout ça, avec de surprenantes

modulations spontanées issues d'un instrument – sa bouche – qui ne se limitait pas à l'échelle diatonique ni à un phrasé contraignant.

*Mais je ne touche pas le bonheur
Je ne dois pas le toucher
La beauté, la beauté du toucher
Qui se déploie comme une feuille
Rien entre moi et le ciel que la lueur
La pluie me touche
Le vent me touche
Les feuilles, les autres feuilles, se touchent
et me touchent...*

Pendant un long moment, elle poursuivit son chant à bouche close. Puis elle se tut et resta à écouter une musique intérieure, à regarder tomber les gouttes de pluie sous la lune resplendissante.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » demanda une voix rauque.

Evelyne sursauta et se retourna. Alicia se tenait derrière elle, le visage tendu. « Qu'est-ce que tu fais là ? » répéta-t-elle.

Evelyne, incapable de parler, montra la fenêtre.

« Eh bien ? »

Evelyne réitéra son geste vague. « Là-dehors, réussit-elle à articuler. Je... je... » Elle se dressa, descendit de la banquette de fenêtre, se tint bien droite, les joues écarlates.

« Ferme ton col, ordonna Alicia. Voyons, Evelyne, qu'est-ce qu'il y a ? Dis-le-moi.

— C'est ce que j'essaie de faire », murmura sa sœur avec gravité. Elle rattacha son col. Ses mains retombèrent, puis elle appuya sur sa taille et serra le plus fort qu'elle put.

Alicia s'approcha et les écarta. « Ne fais pas ça. Qu'est-ce que c'était ? Que faisais-tu ? Est-ce que tu parlais à quelqu'un ?

— Oui, mais pas à toi, ni à papa.

— Il n'y a personne d'autre.

— Si, dit Evelyne et soudain hors d'haleine : Touche-moi, Alicia, touche-moi, s'il te plaît.

— Te *toucher* ?

— Oui ! je... je voudrais que tu me touches. » Evelyne tendit les bras. Sa sœur recula.

« Voyons, dit Alicia aussi doucement que l'émotion le lui permettait, tu sais bien que ça ne se fait pas... Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas pas bien ?

— Si, répondit Evelyne... Non ! Je ne sais pas. » Elle se retourna vers la fenêtre. « Il ne pleut pas. Mais il fait sombre. Je veux du soleil. Beaucoup, beaucoup de soleil. Du soleil sur moi, qui me baigne, partout, de sa chaleur.

— Que tu es bête ! Il y aurait de la lumière plein ton bain ? Tu sais bien qu'on ne parle pas de bain, ma chérie. »

Evelyne ramassa un coussin. Elle l'entoura de ses bras et, de toutes ses forces, se l'appuya contre la poitrine.

« Arrête ! »

Evelyne tournoya sur elle-même, regarda sa sœur comme jamais auparavant. Sa bouche se tordit. Elle ferma les yeux, et, quand elle rouvrit ses paupières serrées, des larmes en jaillirent. « Mais puisque j'en ai envie, puisque j'en ai envie !

— Evelyne ! » fit Alicia, dans un murmure. Les yeux grands ouverts, elle recula vers la porte. « Il faudra que je le dise à papa. »

Evelyne hocha la tête et n'en serra que plus fort le coussin dans ses bras.

Quand il atteignit le ruisseau, l'idiot s'accroupit sur la berge et regarda. Une feuille tomba en tournoyant, esquissa une révérence et passa à travers les piquets métalliques, avant de disparaître sous le houx.

Comme il n'avait jamais recouru à la déduction jusqu'alors, peut-être sa décision de suivre la feuille ne relevait-elle pas d'un processus de réflexion. Il la suivit pourtant, pour découvrir que les piquets, encastrés dans le ciment, barraient le ruisseau sur toute sa largeur, comme un peigne. Seule une feuille ou une brindille pouvait passer au travers. L'idiot entra dans l'eau. Il poussa le fer, frappa le ciment submergé. Il avalait de l'eau au fur et à mesure. Il suffoquait. Mais il n'en persistait pas moins, aveuglé, inébranlable. Puis, nouant ses deux mains autour d'un piquet, il le secoua de toutes ses forces et se déchira une paume. Il recommença sur un autre. Et soudain, il y eut comme un déclic : le piquet avait joué, il cognait contre la barre transversale inférieure.

Ce résultat différait de toutes les autres tentatives. Sans doute l'idiot ne se rendit-il pas compte que ce barreau résistait moins bien à cause de la rouille ; il se contenta de puiser un certain espoir dans cette singularité.

Il s'assit au fond du ruisseau, dans l'eau jusqu'aux aisselles, mit ses pieds de chaque côté du piquet qu'il empoigna pour tirer de toutes ses forces en gonflant ses poumons. Une tache rose monta dans l'eau, puis fila le long du courant. Il se penchait en avant, se penchait en arrière. Quelque chose céda et il fut précipité en arrière, la tête contre le fond. Il resta là paralysé pendant quelques secondes, puis le courant le plaqua, mi-roulant, mi-flottant, contre la grille. L'eau qu'il avait avalée lui arracha une toux douloureuse. Il redressa la tête et, quand le monde

tournoyant se calma un peu, plongea de nouveau. L'ouverture n'était haute que d'une trentaine de centimètres et large comme la main, au plus. Il y enfonça le bras, jusqu'à l'épaule, la tête toujours immergée, puis se redressa et y enfonça la jambe.

Encore une fois, il se rendit vaguement compte que la volonté ne suffisait pas : pousser contre cette barrière ne la ferait pas céder. Il s'attaqua au piquet de gauche, puis à celui de droite ; aucun ne bougea.

Enfin, il se reposa. Sans espoir, il leva les yeux vers la palissade de cinq mètres de haut, cette grille métallique aux barres trop serrées dont les extrémités aiguës se recourbaient en avant sous le parement incrusté de tessons de bouteilles fermement maintenus. Il sentit quelque chose qui le meurtrissait ; à tâtons, il chercha sous lui et ramena le barreau d'acier de trente centimètres qu'il avait arraché à la barrière. Le tenant dans les mains, il attendit, un regard stupide braqué sur la palissade.

« ... *touche-moi, touche-moi...* »

C'était ça.

Ça, et la grande vague d'émotion qui montait en même temps. Une exigence, une faim, un flot de tendresse et de désir. L'appel n'avait jamais cessé de retentir. Mais à présent, c'était autre chose. Comme si un signal, soudain, avait été lancé.

Et soudain le fil qui unissait en lui ses deux identités contradictoires s'animait ; il frémissait, enflait. Un conduit reliait la périphérie et le centre. Des fragments, des étincelles de son pouvoir intérieur jaillirent, se chargèrent de conscience et d'information, regagnèrent leur source. Les yeux étranges de l'idiot tombèrent sur le morceau de métal qu'il tenait, ses mains le tournèrent et sa raison – rouillée à force de ne pas servir – se mit en branle pour la première fois.

Assis dans l'eau, à côté de la barrière, il frotta le piquet à l'endroit même de l'entretouement.

La pluie tomba. Il devait pleuvoir tout le jour, toute la nuit, la moitié du jour suivant.

« Elle était là », dit Alicia, une rougeur aux pommettes.

M. Kew tournait autour de la pièce, les yeux brillants. Il passa le fouet à travers l'anneau de ses doigts. C'était un fouet à quatre queues.

Alicia faisait de son mieux pour se rappeler. « Et elle voulait que je la touche. Elle me l'a demandé.

— On la touchera. Le mal, le mal. Impossible d'y échapper. Je croyais que si. Mais non ! Tu as le mal en toi, Alicia, et tu le sais. Puisqu'une main de femme t'a touchée. Mais Evelyne, non. C'est dans le sang, et le sang finit toujours par parler. Où crois-tu qu'elle soit ?

— Dehors, peut-être ?... Au bord de la mare. Elle aime bien la mare... Je t'accompagne. »

Il regarda, vit son visage ardent, ses yeux. « Non, c'est mon affaire. Reste ici.

— Oh ! s'il te plaît. »

Il fit tourner le fouet au manche pesant. « Toi aussi, Alicia ? »

Elle se détourna, follement inquiète.

« À plus tard », rugit-il. Et il disparut en courant.

Alicia, restée seule, trembla, puis alla se mettre à la fenêtre. M. Kew avançait d'un pas décidé, tout droit, sous la pluie. Les mains d'Alicia agrippèrent le store. Elle ouvrit la bouche et laissa échapper un bêlement curieusement modulé et sans signification.

Evelyne atteignit la mare hors d'haleine. Quelque chose, une fumée invisible, magique, s'étendait sur

la surface de l'eau. Evelyne aspirait à grandes goulées. Maintenant. Ici même, elle en était sûre, la chose, ou l'événement, était proche. Elle l'accueillait. Ses narines s'ourlaient, palpitaient. Elle courut au bord de l'eau, se focalisa.

Un bouillonnement se produisit, là où le ruisseau se jetait dans la mare, et l'idiot apparut entre les branches de houx. Il se débattit pour atteindre la rive où il tomba, suffoquant, les yeux levés vers Evelyne. Il était grand, il était maigre, il était couvert d'égratignures. Il avait les mains gonflées, mouillées. Son vêtement pendait en loques sur son corps décharné, mais ne le couvrait plus du tout.

Elle se pencha sur lui, fascinée. D'elle partit l'appel – grandes vagues de solitude et d'attente, de faim et de joie. Elle se sentait secouée, non surprise, puisqu'elle avait pris conscience depuis plusieurs jours de son existence à lui, et lui, de son existence à elle. À présent, leurs radiations muettes dardaient de l'un à l'autre, se mélangeaient, se fondaient. Dans le silence ils vivaient l'un pour l'autre. Elle s'inclina, elle le toucha, toucha son visage et sa tête échevelée.

Il frémit et, se redressant, sortit de l'eau. Evelyne s'abattit à son côté. Elle vit enfin les yeux de l'idiot. Ces yeux parurent gonfler, monter dans l'air pour le remplir. Elle pleura de joie et s'engloutit dans ce regard où elle voulait vivre, peut-être mourir, tout au moins se fondre.

Elle n'avait jamais adressé la parole à un homme. Lui n'avait jamais parlé à quiconque. Elle ignorait ce qu'était un baiser. Et s'il avait vu deux êtres s'embrasser, il n'avait pas saisi la portée de ce geste. Ils avaient mieux à faire. Serrés l'un contre l'autre, l'une de ses mains à elle posée sur son

épaule à lui, ils ne purent entendre le pas résolu de M. Kew, ni le rugissement de rage qu'il poussa. Rien d'autre qu'eux-mêmes n'existait, jusqu'à la seconde où il s'avança, souleva Evelyne, la jeta derrière lui. Sans regarder où elle tombait, il se pencha sur l'idiot et, les lèvres blanches, les yeux égarés, il ouvrit la bouche et, de nouveau, produisit ce bruit terrible. Enfin il leva son fouet.

L'idiot, abasourdi, ne sentit pas la première avalanche de coups, ni la seconde. Il ne parut pas s'apercevoir qu'on le battait. Et, pourtant, sa chair trempée, sa chair coupée, lacérée, tuméfiée, se fendait ; le sang jaillissait. Stupide, il fixait toujours les yeux sur ce point où s'étaient trouvés les yeux d'Evelyne. Et il ne bougeait pas.

Mais les lanières sifflaient, claquaient, lui enfonçaient leurs tresses de cuir dans l'échine. Le réflexe ancien joua. L'idiot se mit à reculer, voulut glisser jusqu'au ruisseau. M. Kew lâcha le fouet, saisit des deux mains le poignet de l'idiot et se mit à courir, traînant ce corps qui ballait derrière lui. Il frappa d'un coup de pied la tête de l'idiot, puis ramassa son fouet et revint vers l'idiot qui venait de réussir à se soulever sur les coudes. À coups de pied, M. Kew le fit basculer sur le dos. Un pied sur le torse de l'idiot, il le maintint contre terre, cependant qu'il cinglait son ventre nu.

Un cri démoniaque jaillit. M. Kew se secoua, se tordit et se trouva face à sa fille. Evelyne, hagarde, saignait, un filet de bave sur la lèvre. Elle griffa le visage de son père. Blessé à l'œil gauche, M. Kew hurla de terreur puis, se redressant, il crispa ses mains dans la dentelle, autour du cou d'Evelyne qu'il frappa à la tête, à deux reprises, du manche plombé de son fouet.

Ensuite, pleurnichant, geignant, il revint à la charge contre l'idiot. Mais l'idiot ne prêtait plus attention qu'au besoin de fuir qui s'était fait jour en lui. Peut-être aussi la poignée plombée de la cravache avait-elle brisé quelque chose en même temps qu'elle envoyait le souvenir d'Evelyne dans les limbes. Le long corps de l'idiot plia, se détendit comme celui d'une sauterelle. Il fit un saut périlleux, se rattrapa, bondit. Le fouet le cingla en plein vol. Le manche tomba de la main de M. Kew qui hurla et plongea après l'idiot qui s'engageait dans l'arche au pied du houx arborescent. Le visage de l'homme s'enfouit dans les feuilles. D'une main, il saisit un pied mouillé qui le frappa à l'oreille comme il tentait de l'attirer à lui. Puis il heurta du front les piquets de fer.

L'idiot avait déjà traversé. À demi sorti de l'onde, il haleta. Il se retourna et aperçut l'homme derrière la grille, accroché aux barreaux, furieux, sans comprendre qu'il y avait une brèche dans l'enceinte, sous l'eau.

L'idiot, cependant, resta cloué au sol. De l'eau pourpre coulait de son corps. Lentement, le réflexe de fuite le quitta. Après une période de vide, un étrange sentiment l'envahit. Il s'agissait d'une expérience aussi nouvelle que l'appel qui l'avait amené jusqu'ici et presque aussi forte. Ça s'apparentait à de la peur, mais alors que la peur était pour lui une sorte de brouillard, aveuglant, moite, l'émotion qu'il ressentait maintenant possédait un tranchant, dur, résolu.

Lâchant les herbes empoisonnées qui poussaient, malades, dans le sol lessivé près du ruisseau, il laissa le courant l'emporter jusqu'à la palissade où le père pris de folie écumait et hurlait après lui. L'idiot plaqua son visage contre la grille et ouvrit de grands yeux. Les cris s'interrompirent.

Pour la première fois, il fit usage de son regard consciemment, expressément, pour obtenir autre chose qu'un croûton de pain.

L'autre parti, il sortit du ruisseau, et, chancelant, gagna la forêt.

Quand Alicia le vit revenir, elle se mordit la main, jusqu'au sang. Ce n'étaient pas ses habits, déchirés, mouillés, ni son œil meurtri, mais quelque chose d'autre. « *Père !* »

Pas de réponse. Il marchait droit sur elle. Alicia ne s'écarta qu'au moment où il allait l'écraser comme une tige de blé sous sa semelle. Il la dépassa à grands pas et franchit les portes de la bibliothèque qu'il laissa ouvertes. « *Père !* »

Pas de réponse. Elle gagna la bibliothèque. Il se trouvait à l'autre bout de la pièce, devant le bureau à cylindre qu'elle n'avait jamais vu ouvert. Ce jour-là, il l'était. Il y prit un revolver à canon long, pour tirer à la cible, et une boîte de cartouches qu'il ouvrit, répandant son contenu sur le bureau. Méthodiquement, il entreprit de charger l'arme.

Alicia courut à lui. « *Quoi ? Qu'y a-t-il ? Tu es blessé, laisse-moi t'aider, que fais...* »

L'œil indemne était fixe et vitreux. M. Kew respirait lentement, trop profondément ; il aspirait l'air pendant trop longtemps, le gardait pendant trop longtemps, inspirait et expirait dans des sifflements. D'un coup de poignet, il referma le barillet, puis il ôta le cran de sûreté, regarda sa fille et leva son arme.

Elle n'oublierait jamais ce regard. De terribles événements surviendraient, dans un instant et bien plus tard, et le passage du temps les adoucissait, les voilerait, mais ce regard resterait gravé, indélébile, dans sa mémoire.